

Le français véhiculaire des emprunts à l'anglais

Autor(en): **Spence, Nicol**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **68 (2004)**

Heft 269-270

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-400081>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE FRANÇAIS VÉHICULE DES EMPRUNTS À L'ANGLAIS

L'étude des mots d'emprunt a peu d'intérêt pour beaucoup de linguistes contemporains – notamment les adeptes de la grammaire générative, parce que pour eux, l'étude des mots d'emprunt appartient à l'histoire de la culture plutôt qu'à la linguistique – autrement dit, à la pragmatique plutôt qu'à la sémantique. Cela a du vrai dans la mesure où l'on peut dire que les emprunts linguistiques reflètent des points de contact entre cultures, que ce soit l'importation d'un produit exotique (le café, le chocolat), d'une innovation technique, sportive, vestimentaire, musicale ou intellectuelle, ou des faits historiques importants comme la conquête de l'Angleterre par les Normands, qui a entraîné une modification profonde de l'anglo-saxon au contact du français dominant. Pour bon nombre de linguistes, pourtant, l'étude des mots d'emprunt – et surtout des anglicismes – a gardé son intérêt, comme le montre la longue liste de travaux cités par Wolfgang Schweickard dans son rapport détaillé «*Englisch und Romanisch*», *Lexikon der Romanischen Linguistik* 7 (1998), pp. 291-309.

Si l'on excepte les importations initiales de noms de produits ou de phénomènes «exotiques» (*bungalow, cacao, moujik, tsé-tsé*, etc., etc.), on peut dire que les emprunts lexicaux vont généralement dans le sens du parler plus prestigieux au parler moins prestigieux. Il faut pourtant tenir compte du fait que le prestige d'une langue varie d'une époque à l'autre (le français ayant été fortement influencé par l'italien au XVI^e siècle, mais l'inverse au XVIII^e, par exemple), et que le prestige peut très bien se concentrer sur des domaines différents, de sorte qu'une culture peut rayonner dans certaines sphères et être emprunteuse dans d'autres (l'anglais étant la source d'emprunts dans le domaine des sports depuis le XVIII^e siècle, tout en empruntant au français dans – par exemple – ceux de la diplomatie ou de la gastronomie). Certains empruntent des mots étrangers pour montrer leur sophistication vis-à-vis de l'homme de la rue (l'emprunt «snob») ou pour profiter du prestige supérieur d'une autre société dans un domaine donné: le coiffeur anglais – qui s'appelle parfois «coiffeur de dames» – a son «salon», et les anglicismes pullulent dans la langue de la publicité française (par ex., le *New Look* lancé par Dior), au

grand déplaisir des puristes, qui prétendent avec raison que ces emplois ne sont pas généralement «nécessaires».

Les études de l'emprunt linguistique ont donc souvent été avant tout des évaluations de l'influence exercée à une époque donnée par une société sur une autre, telle qu'elle se manifeste au niveau de la langue. Citons des travaux classiques comme ceux de l'école hollandaise: *De franse Woorden in het Nederlands* de J. J. Salverda de Grave (1906), *Les Mots italiens introduits en français au XVI^e siècle* de Barbara Wind (1928) ou *l'Étude des mots français d'origine néerlandaise* de M. Valkhoff (1931) – qui organisent leurs matériaux selon des catégories sémantiques visant à mesurer l'intensité des influences culturelles, classifiées sous des rubriques comme «la vie publique» et «la vie privée». De nos jours, c'est surtout le nombre toujours croissant d'emprunts à «l'anglo-américain» qui attire l'intérêt – et parfois l'animosité – des linguistes et des littéraires.

Il est évident qu'il est nécessaire de nommer un nouvel objet, une nouvelle technique ou un nouveau concept, et qu'il est souvent plus simple d'adopter l'expression étrangère (avec le cas échéant, des modifications formelles correspondant aux structures phonologiques ou morphologiques de la langue emprunteuse); il est également possible soit de la traduire (comme dans les cas de *gratte-ciel*, *Wolkenkratzer*, etc., ou *chasse aux sorcières* et *rideau de fer*, calqués sur les expressions anglaises), soit de les remplacer en employant les ressources de la langue emprunteuse (comme on l'a fait en allemand dans le cas de *Gewissen* «conscience» (< lat. *conscientia*) et *Fernsprecher* «téléphone» ou, après un flottement, en français dans ceux d'*informatique*, d'*ordinateur* ou de *logiciel*).

Au niveau linguistique, on peut également étudier la façon dont les emprunts s'intègrent à la structure lexicale de la langue et modifient ses «champs sémantiques». C'est un aspect qui a été étudié en profondeur par le regretté T. E. Hope dans son livre *Lexical Borrowing in the Romance Languages* (Oxford, 1971), qui examine en détail les emprunts du français à l'italien et de l'italien au français au cours des siècles en essayant de faire la synthèse entre histoire culturelle et linguistique.

Je ne m'occuperai ici que d'un aspect mineur des rapports culturels qui ne semble avoir été étudié qu'en passant – la transmission des anglicismes aux autres langues par l'intermédiaire du français, démontrée par une forme ou une spécialisation de sens qui indique que les mots en question n'ont pas été empruntés directement à l'anglais. Dans leur récent article sur «El tratamiento lexicográfico de los galicismos del español» (*RLiR* 67, 2003, pp. 5-53), A. Thibault et M.-D. Glessgen citent [9] deux cas

(*slip* et *smoking*) de ce genre, qu'ils classent comme des gallicismes plutôt que des anglicismes. Je parlerai plutôt de «franco-anglicismes», car il ne s'agit pas tout à fait de gallicismes «comme les autres». Malgré la richesse des travaux sur les emprunts, il me semble qu'il n'y a pas eu d'étude d'ensemble du rôle intermédiaire joué par le français.

Pour prendre un exemple d'un trajet dans le sens inverse – du français à l'anglais – la forme du mot anglais *orange* montre qu'il y est arrivé sous celle qu'on lui a donnée en français.⁽¹⁾ Seuls les adeptes de la géographie linguistique semblent avoir montré grand intérêt aux parcours suivis par les «mots voyageurs», et cela surtout au niveau du mouvement de certains mots à l'intérieur d'une même langue: on pensera aux travaux de pionnier de Jules Gilliéron basés sur les matériaux recueillis dans son *Atlas Linguistique de la France*. Certains travaux ont été de plus grande envergure, tel l'examen par Leo Spitzer des noms de la pomme de terre et leur progression en France, ou des études «stratigraphiques» comme celles de Jakob Jud au sujet des éléments pré-romans conservés dans les Alpes. Les travaux de l'école de Gilliéron ont parfois tracé en détail les parcours suivis par les innovations (les «mots voyageurs»), en général au sein d'une même langue, montrant l'importance des barrières physiques, des rivières ou des grands centres dans la propagation de chaque mot.⁽²⁾

Ma contribution est bien plus modeste. Il y a sans doute beaucoup d'autres cas où des anglicismes ont «voyagé» d'une langue à l'autre, mais sans une indication formelle ou sémantique de ce passage, il est difficile de le démontrer sans des recherches extrêmement laborieuses et peut-être pas nécessairement définitives. En isolant des cas où la forme ou le sens de certains anglicismes ou pseudo-anglicismes montre qu'ils n'ont pas été introduits directement de l'anglais, on se base sur quelque chose de clair qui ne révèle pas toute l'étendue du phénomène de transmission, mais donne déjà une idée de son ampleur.

Il n'y a pas eu, comme souvent dans le cas des «voyages» à l'intérieur d'une seule langue, une série de transmissions d'un village à l'autre ou un rayonnement autour d'un centre plus important, mais des transferts d'une langue à l'autre, probablement par la voie écrite plutôt qu'orale. Il est probable, vu l'importance culturelle de la France et du français aux XVIII^e et XIX^e siècles, que beaucoup d'anglicismes sont passés en espagnol, en

(1) Selon plusieurs dictionnaires, le mot français daterait du XIII^e siècle sous la forme *pume orange* calquée sur l'italien *melarancia* venant de l'arabe *naranj*.

(2) Pour le détail de ces études, voir *La géographie linguistique* d'Albert Dauzat, Paris, 1922, pp. 169-216.

italien, en roumain, etc., par l'intermédiaire du français, même si ce processus n'a pas laissé de traces. Schweickard, dans l'article cité [293] note qu'avant la moitié du XX^e siècle, les anglicismes sont généralement entrés en roumain par le truchement du français, quelquefois de l'allemand: leur forme le prouve souvent (*frac, recordman, slip, smoking, etc.*).

Prenons quelques exemples de «voyages» d'envergure et de dates différentes. L'histoire du mot «français» *smoking* est très intéressante, mais pose des problèmes qui m'ont poussé à entreprendre une enquête plus détaillée que pour d'autres mots. Cette forme abrégée de *smoking-jacket* est attestée en français en 1890, selon les dictionnaires d'anglicismes, et l'anglais *dinner-jacket* en 1891, selon le *Oxford English Dictionary*. Pour François Boucher, c'est en 1880 au casino de Monte-Carlo qu'on aurait porté le smoking pour la première fois (*A History of Costume in the West*, 2^e éd., Londres, 1987, p. 402), mais il faudrait ajouter «en public», puisque le smoking a certainement eu une préhistoire pour qu'un groupe de messieurs se présente ensemble au Casino. Selon un autre expert, Doreen Yarwood, ce genre de tenue de soirée s'appelait au début un *Monte Carlo* en France, et un *dress lounge* en Angleterre (*The Encyclopaedia of World Costume*, Londres, 1978, p. 154), ce qui explique peut-être le décalage entre les dates. Cet auteur ajoute que Monte-Carlo, Londres et New York se disputent l'honneur d'avoir créé cette tenue. Quoi qu'il en soit, c'est le mot *smoking* (avec parfois des variantes orthographiques ou phonétiques) qui désigne le vêtement non seulement dans les langues romanes (l'espagnol, l'italien, le portugais et le roumain), mais dans les langues germaniques (l'allemand, le néerlandais et les langues scandinaves), les langues slaves (le russe, le polonais, le tchèque, le serbo-croate et le slovène), le finnois, le grec moderne et le turc – autrement dit, plus ou moins partout, sauf dans les pays de langue anglaise. Il est clair qu'il s'agit d'un mot «franco-anglais», puisque les Anglais et les Américains n'ont jamais employé *smoking* dans ce sens. Le français était encore la seconde langue des élites dans bien des pays, et le choix de *smoking* pour désigner cette tenue de soirée dans tant de langues s'attribuera aussi sans doute à la prééminence de Paris dans le domaine de la mode. Le succès international de *smoking* est pourtant exceptionnel, comme on le verra en consultant ci-dessous la liste des autres «franco-anglicismes».

Dans le même domaine vestimentaire, mais bien plus tôt (fin du XVIII^e siècle), l'anglais *frock coat* est entré en français sous la forme abrégée *frac*, qui est passé en espagnol et en roumain (*frac*), en portugais (*fraque*), en allemand (*Frack*) et même en turc (*frak*). L'emprunt de *redin-*

gote (de *riding-coat*) est également ancien, et a été transmis à plusieurs langues dans son nouveau sens français. Plus récemment (XX^e siècle), la même prédilection française pour l'ellipse d'un deuxième élément a réduit l'anglais *holding company* à *holding*, et c'est sous cette forme que le mot est passé en espagnol, en italien et en portugais, avec adaptation à leur phonétisme, qui ne connaît pas la nasale vélaire en position finale.

On voit que certains de ces emprunts sont entrés assez tôt en français: l'espagnol *milor/milord* et l'italien *milord* continuent une adaptation de l'anglais *my lord* attestée en français au XVI^e siècle ou avant, et *frac*, *redingote* ou *poudingue* sont également anciens en français. L'emploi dans plusieurs langues de *meeting* (esp. *mitín*, roum. *miting*, allem. *Meeting*) dans les champs restreints de la politique ou du sport reflète les spécialisations de sens que le mot a connues en français depuis le XVIII^e siècle, tandis que *holding (company)* est du XX^e siècle en anglais même, ainsi que des emplois comme ceux de *pull* pour *pullover* ou le très récent emploi de *jogging* pour désigner le vêtement qu'on porte pour faire du jogging. Cela ne les a pas empêchés de passer en espagnol.⁽³⁾ Selon les dictionnaires que j'ai dépouillés, c'est en effet en espagnol qu'on semble trouver le plus grand nombre de «franco-anglicismes». On sait que les autorités de l'Italie fasciste ont mené une campagne contre les «intrus» lexicaux, ce qui peut expliquer en partie les différences qu'on observera ci-dessous. On notera que les mots *campeggio* et *parcheggio* s'appliquent, comme le français *camping* et *parking*, à la fois à l'activité et au site, ce qui pourrait indiquer que les italianismes en sont des adaptations, motivées soit par le désir d'éviter l'emploi du suffixe *-ing*, soit par l'opposition aux formes par trop «étrangères». Les matériaux recueillis ici ne sont certainement pas exhaustifs, en partie parce que les dépouillements ont été limités par les dictionnaires à ma disposition. Certains dictionnaires sont évidemment plus riches que d'autres, et certains lexicographes sont plus inclusifs que d'autres dans leur choix des mots d'emprunt ou des sens qu'ils citent.

Liste alphabétique des mots «Franco-Anglais»

Les principaux dictionnaires consultés sont les suivants:

Collins Spanish Dictionary, 2^e éd., Londres, Glasgow et Toronto, 1988, *Oxford Spanish Dictionary*, Oxford, New York et Madrid, 1994; *Collins Sansoni Italian Dictionary*, 2^e éd., Florence, 1981 et *Harrap's Standard Italian Dictionary*, Vols. I et II, Londres, 1970; *Collins Portuguese Dictionary*, Harper-Collins, 1991, *Dicionário ilustrado*

(3) Selon le *Collins Spanish Dictionary*, 2^e éd., Londres, 1988, ce sens de *jogging* serait typique de l'espagnol sud-américain – un saut géographique impressionnant!

Michaelis Português-Inglês, São Paulo, 1961 et *Oxford-Duden Pictorial Portuguese-English Dictionary*, Oxford, 1992 ; *Romanian-English/English-Romanian Standard Dictionary* de M. Miroiu, New York, 1996, et *Dictionar Englez-Român* de L. Levitchi et A. Bantas, Bucarest, 1971 ; *Collins German Dictionary*, Londres et Glasgow, 1980 et *Langenscheidt Encyclopaedic Muret-Sanders German-English Dictionary*, Vols. I et II, Berlin et Londres, 1962/1963 ; *Cassell's Dutch-English Dictionary*, 37^e éd., Londres, 1990 ; *The Shorter Oxford English Dictionary*, 3^e éd., 2 vols., 1972 (abrév. *S.O.E.D.*).

Les dates de l'apparition en français d'un anglicisme ou pseudo-anglicisme – ou d'un sens propre au français – sont citées d'après le *Dictionnaire des anglicismes* de Manfred Höfler, Paris, 1980 (abrév. H) ou le dictionnaire du même nom et de la même date de Josette Rey-Debove et Gilberte Gagnon (abrév. RG) – et dans un cas, du livre *Le Français* de Philip Thody, Londres 1995 (abrév. FT).

Esp., it., roum. *autostop* (fr. *autostop* 1941, H): ce mot n'a jamais existé en anglais, mais est généralement classé comme un anglicisme.

Esp. *baby-fútbol* (calqué sur fr. *baby-foot* 1951, RG): autre création «française» (l'équivalent anglais est *table football*).

Port. *basquete*, roum. *baschet* (fr. *basket* 1903, H, pour *basket-ball*): il est évidemment possible que l'ellipse ait eu lieu indépendamment en portugais et en roumain, mais ce genre d'abréviation est beaucoup plus typique du français que des autres langues. L'espagnol et l'italien emploient des formes «autochtones» (*baloncesto* et *pallacanestro*).

Esp. *bebé*, port. *bebê*: fr. *bébé* est généralement pris pour un emprunt à l'angl. *baby* datant de la 2^e moitié du XIX^e s. (RG), mais le *TLF* le rattache plutôt au nom du nain Bébé de la cour de Stanislas.

Esp., roum. *biftec* (fr. *bifteck* 1806, H): l'esp., port. *bife* «bifteck» semble en dériver.

Esp. *body* (fr. *body* 1994, FT, p. 240): forme réduite de l'angl. *body stocking*.

Esp., it., néerl. *box*¹ «place pour une voiture dans un garage» (fr. *box*, 1918, H): sens inconnu de l'anglais, développé à partir de ceux de «loge de théâtre» (1777, H) et de «stalle d'écurie destinée à un seul cheval» (1838, H).

Roum. *box*² «la boxe» (fr. *boxe*, 1845, H): H voit dans *boxe* un dérivé du fr. *boxer*, emprunté à l'angl. en 1767. L'équivalent anglais est *boxing*.

Esp., port. *camping* «terrain aménagé pour les campeurs» (fr. *camping*, 1912, H): l'anglais n'a que le sens d'«activité sportive ou touristique consistant à vivre sous la tente» (fr. *camping*, 1905, H).

Esp., port. *cárter*, it., roum., néerl. *carter* «protection métallique abritant un mécanisme» (fr. *carter* 1891, RG): ce mot tiré du nom de l'inventeur n'a pas été lexicalisé en anglais.

Esp. *coctél*, it., allem., néerl. *coctail*, port. *coquetel*, roum. *cocteil/ cocktail* «réception en fin de journée» (fr. *cocktail*, H, 1929), forme réduite de *cocktail party* (H, 1928).

Esp., it. *crac*, port. *craque*, néerl. *crack* «personne qui se distingue dans un sport ou dans quelque autre domaine», sens attesté en fr. dès 1882 (fr. *crack*, H) ; le *S.O.E.D.* donne comme une définition du mot anglais «quelque chose d'excellent», pas courante de nos jours, mais qui peut avoir été le point de départ du sens français.

Esp. *cross*, roum. *cross* (fr. *cross* 1892, H): forme abrégée de *cross-country*.

Esp., néerl. *dancing* «établissement où l'on danse» (fr. *dancing* 1919, H): l'angl. *dancing* ne désigne que l'action de danser: les équivalents de *dancing* étaient *dance-*

hall – ou, dans les années 30 du XX^e s., *palais de danse* (souvent réduit à *palais*), un pseudo-gallicisme.

Esp. *flash* esp. «information très brève» (fr. *flash*, 1939, H): forme réduite de *news flash*.

Esp., it., allem. *flipper*, port. *flipperama*, néerl. *flipperkast* «billard électrique» (fr. *flipper*, 1964, H): en angl., le *flipper* projette les billes, mais l'appareil entier s'appelle un *pin-ball machine*.

Esp., it., roum., allem., néerl. *flirt*, néerl., port. *fierte* «amourette»: sens attesté en fr. dès 1879 (H), là où l'anglais continue à distinguer *flirtation* (l'activité) de la personne (*flirt*) qui s'y adonne.

Esp. *footing* «exercice de marche» (fr. *footing*, 1892, H): signalons que *footing* n'a jamais eu ce sens en anglais, même si *to foot it* s'emploie dans le sens de «marcher».

Esp., it., roum. *frac*, port. *fraque*, allem. *Frack*, turc *frak* (fr. *fracq* 1767, *frac* 1768, H): forme réduite de l'angl. *frock-coat*.

Esp. *golf* «terrain de golf» (fr. *golf*, 1901, H): l'anglais ne l'applique qu'au sport (fr. *golf*, 1872, H), it. *golf* «blouson de femme, ouvert devant», autre sens pris par *golf* en fr. (1909, H).

Esp. sud-américain, port. *jogging* «survêtement utilisé pour le jogging»: cette métonymie de *jogging* «exercice de course à pied, à petite allure» (1974, H), basée sur le nom de l'activité, semble trop récente pour figurer dans H ou RG, mais se trouve depuis quelques années dans le *Petit Larousse*.

Esp., roum. *lider* (fr. *leader*, 1829, H): comme le mot français, ils s'emploient dans le domaine politique ou sportif.

Allem. *Meeting*, esp. *mitin*, roum. *miting* s'appliquent surtout, comme le fr. *meeting*, à des réunions politiques (1834, H) – exclusivement, dans le cas du roumain – ou sportives (1845, H), tandis que le mot anglais a un sens beaucoup plus général, désignant, par exemple, la rencontre de deux personnes ou de deux esprits.

Esp. *milor/milord*, it. *milord* «étranger 'riche comme un lord anglais'» (fr. *milord*, 1798, RG): transfert du sens, très ancien en français, de «lord anglais» (*millour*, XIV^e s., *milord*, 1578, RG).

Esp., it. *nurse* «bonne d'enfants, gouvernante» (fr. *nurse*, 1855, RG): *nurse* signifie «infirmière» en anglais, la bonne d'enfants étant une *nursemaid*, et la gouvernante, une *governess*.

Esp. *parking* «emplacement réservé au stationnement des voitures» (*parking*, 1926, H): en anglais, le mot ne s'applique qu'à l'action. Il s'agit soit d'une métonymie, soit d'une forme réduite de l'anglais américain *parking-lot*.

Esp. *pijama*, port, roum. *pijama*, it. *pigiama*, allem., néerl. *pyjama* «vêtement de nuit composé d'une veste et d'un pantalon» (fr. *pyjama*, 1895, H): il est peu probable que toutes ces langues aient opté indépendamment pour le singulier plutôt que pour le pluriel anglais *pyjamas*; cette «singularisation» est assez typique du fr., comme l'attestent les formes *short* et *slip*.

Esp. *pressing* «attaque massive (en sport)» (fr. *pressing*, 1950, H): ce transfert de sens, inconnu de l'anglais *pressing*, est comparable à celui qu'a subi *forcing* en français.

Esp., it. *pudinga* (fr. *poudingue*, 1756, H): réduction de *pudding-stone*.

Esp. *pull* «chandail» se base sur la forme française abrégée *pull* (1930, H) de *pullover* (1925, H).

Esp. *puzle*, it. *puzzle* (fr. *puzzle*, 1930, H): ne s'appliquent, comme le mot fr., qu'à des passe-temps spécifiques (en angl., *jigsaw puzzle* ou *crossword puzzle*), tandis que le mot anglais a des sens plus généraux («énigme», «casse-tête», «rébus», etc.).

Esp. *raid* «épreuve de longue distance» (fr. *raid*, 1886, H): en anglais, le mot s'applique à des raids militaires, des razzias et des hold-up, jamais à des événements sportifs.

Esp., roum. *recordman* «tenant en titre d'un record», du fr. *recordman* (1883, H), créé, comme *tennisman*, etc., sur le modèle de l'angl. *sportsman*.

It., port. *redingote*, roum. *redingotă* (fr. *redingote* 1725, H): adaptation de l'angl. *riding-coat*, signifiant «habit pour monter à cheval».

Esp., roum. *rosbif*, port. *rosbife*, it. *rosbif(fe)*: la forme *rosbif* daterait de 1727 (RG), précédée par *roast beef*, *ros de bif*, etc.

Esp., port. *short*, roum. *șort* «culotte courte» (fr. *short*, 1933, H, remplaçant le pluriel *shorts*, 1926, H). Comme pour *pyjama*, le fr. a remplacé un pluriel anglais par un singulier.

Esp. *slip/eslip*, it., allem., néerl. *slip* «sous-vêtement: caleçon ou culotte très courte»: (fr. *slip*, 1913, H): contrairement à ce que disent les dictionnaires étymologiques, le mot ne serait pas tiré de l'angl. *slip* «combinaison», mais représenterait une «singularisation» du mot pluriel (*bathing-*) *slips* «maillot de bain» (*S.O.E.D. slip*), aujourd'hui archaïque.

Esp., it., port., allem., néerl., suéd., dan., norv., finn., polon., serbo-croate, slovène *smoking*, roum. *smoching*, russe *CMOKИИ*, tchèq. *smokink*, grec *σμοχιν*, turc *smokin* «costume de cérémonie» (fr. *smoking*, 1888, RG): forme réduite de *smoking-jacket* (1889, RG) ; à l'origine, *smoking* semble avoir pu désigner le *smoking-jacket* (une veste d'intérieur) avant de l'emporter dans le sens moderne.

It., roum. *snob*, esp. *esnob/snob*, port. *esnobe* «qui se comporte comme un snob»: cet emploi du mot comme adjectif, inconnu de l'anglais, est attesté en fr. dès 1857 (H).

Esp., port. *speaker*, «annonceur/annonceuse à la radio/la télévision» (fr. *speaker*, 1904, H): spécialisation de sens inconnue de l'anglais.

Esp., allem., néerl. *spot*, port. *espite* «bref message publicitaire» (fr. *spot*, 1966, H): autre spécialisation de sens du mot d'emprunt.

Esp. *standing* «niveau de qualité d'un immeuble» (fr. *standing*, 1953, H): l'anglais n'applique le mot qu'au niveau social des personnes.

Esp. *stárter* «starter (volet d'air facilitant le départ à froid d'un moteur)» (fr. *starter*, 1931, H): l'angl. *starter* signifie «démarreur».

Esp. *surf*, port. *surfe* «l'action de surfer» (fr. *surf*, 1963, H): en anglais, *surf* désigne les vagues déferlantes qui entraînent le surfeur.

Esp. *wáter* (fr. *waters*, 1913, H): «singularisation» de la forme réduite de *water-closet* (1854, H), abréviation impossible en anglais, puisque *water* seul ne désigne que l'eau.

Esp. *wéltér*, it. *welter* «boxeur de poids mi-moyen» (fr. *welter*, 1909, H): réduction de l'angl. *welterweight* «poids welter».

Esp. *windsurf*, port. *windsurfe* «sport pratiqué à l'aide de la planche à voile» (fr. *windsurf*, 1975, H): l'équivalent anglais *windsurfing* a également été employé en fr., mais les deux formes ont été remplacées par *planche à voile*.

Les exemples réunis ci-dessus – et il y en a certainement d'autres, car ma documentation a des lacunes – n'ont en commun que le fait que leur forme ou leur sémantisme indique qu'ils sont passés de l'anglais dans d'autres langues par l'intermédiaire du français, même si certains d'entre eux (*autostop*, par exemple) sont plutôt des créations françaises à base d'éléments pris à l'anglais. Certains (*poudingue, frac, milord, redingote*, etc.) sont anciens, datant de l'époque où le français était de loin la principale langue de culture dans le monde. Bon nombre d'autres datent de la fin du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle quand la culture française jouissait encore d'un grand rayonnement. Au moins deux – *flirt* et *nurse* – ont fait plusieurs voyages, puisqu'il s'agit d'emprunts au français (*conter*) *fleurette* et *nourrice*, qui sont revenus au français sous leur nouvelle forme avant de connaître des transferts à d'autres langues.

Il est peut-être plus surprenant que le passage des mots anglais par la voie du français ait continué sans ralentissement apparent jusqu'à nos jours (cf. *flipper, jogging, spot* ou *windsurf*), malgré l'essor mondial de l'anglais (ou plus exactement de «l'anglo-américain»). Il n'est pas surprenant que ce soient les langues romanes environnantes – surtout l'espagnol – qui fournissent le plus grand nombre d'exemples, mais des emprunts relativement récents comme *flipper, flirt* (au sens français d'«amourette»), *slip*, et même le curieux mot *carter*, ont connu un rayonnement dans des langues germaniques. Tout cela montre que le français a joué, et continue à jouer, un rôle culturel significatif dans la transmission des innovations lexicales. Cela incitera peut-être d'autres à entreprendre une tâche plus difficile: l'étude du rôle que le français a joué dans la migration des anglicismes qui, à l'encontre de ceux que je viens de citer, n'ont pas laissé de traces aussi claires de leurs voyages.

Jersey.

Nicol SPENCE

